



ISSN 1989-9572

DOI : 10.47750/jett.2025.16.03.10

Sindbad en l'an 2800: mythe, technoscience et poétique du devenir dans *Le 8ème Voyage de Sindbad* de Djilali BESKRI

ZEGHIB Nardjas

Journal for Educators, Teachers and Trainers, Vol.16 (3)

<https://jett.labosfor.com/>

Date of reception: 07.12.2024

Date of revision: 27.04.2025

Date of acceptance: 03.05.2025

ZEGHIB Nardjas (2025). Sindbad en l'an 2800: mythe, technoscience et poétique du devenir dans *Le 8ème Voyage de Sindbad* de Djilali BESKRI . *Journal for Educators, Teachers and Trainers*, Vol.16 (3) 160-173

Journal for Educators, Teachers and Trainers JETT, Vol.16(3) ; ISSN :1989-9572



Sindbad en l'an 2800 : mythe, technoscience et poétique du devenir dans *Le 8ème Voyage de Sindbad* de Djilali BESKRI

ZEGHIB Nardjas

Université Larbi Ben M'hidi Oum El Bouaghi (Algérie)

Laboratoire DECLIC

zeghib.nardjas@univ-ueb.dz

Received: 07.12.2024

Accepted: 27.04.2025

Published: 03.05.2025

Résumé

Cet article se propose d'analyser *Le 8^e voyage de Sindbad* de Djilali BESKRI comme une œuvre charnière où s'articulent mythe, science et éthique du devenir. À la croisée de la tradition narrative orientale et de la spéculation scientifique moderne, le roman transpose la figure légendaire de Sindbad dans un futur lointain, l'an 2800, pour interroger les paradoxes du progrès et les dérives de la civilisation technologique. L'étude met en lumière la manière dont BESKRI réinvente la science-fiction algérienne en conjuguant imagination spéculative, réflexion écologique et critique de la modernité. Par la richesse de son lexique technologique, la représentation d'un monde post-apocalyptique et la réactivation du mythe comme schème de résistance symbolique, le texte construit une véritable poétique du devenir. Entre mémoire et anticipation, le roman interroge la survie du sens à l'ère des machines et invite à repenser la responsabilité humaine face à la fragilité du monde.

Mots-clés : science-fiction ; mythe ; technologie ; post-apocalypse ; poétique du devenir

Abstract

This article aims to analyze *Le 8^e voyage de Sindbad* by Djilali BESKRI as a pivotal work where myth, science, and the ethics of becoming intersect. At the crossroads between the Oriental narrative tradition and modern scientific speculation, the novel transposes the legendary figure of Sindbad into a distant future, the year 2800, to question the paradoxes of progress and the excesses of technological civilization. The study highlights how BESKRI reinvents Algerian science fiction by combining speculative imagination, ecological reflection, and a critique of modernity. Through its rich technological vocabulary, its depiction of a post-apocalyptic world, and its reactivation of the myth as a pattern of symbolic

resistance, the text builds a genuine poetics of becoming. Between memory and anticipation, the novel explores the survival of meaning in the age of machines and invites readers to rethink human responsibility in the face of the world's fragility.

Keywords: (science fiction; myth; technology; post-apocalypse; poetics of becoming)

Introduction

Littérature de la spéculation, de l'inquiétude et de la prospective, la science-fiction occupe aujourd'hui une place singulière dans le champ littéraire mondial. À la croisée de la science et du mythe, elle constitue un laboratoire narratif où s'expérimentent les possibles du monde humain et les dérives de sa propre rationalité. Par son double mouvement, anticipation du futur et relecture critique du présent, ce genre interroge la modernité dans ses promesses comme dans ses excès. Il est, selon la formule de Darko Suvin (1979), une « *littérature de la cognition et de l'étrangeté* » : une manière d'imaginer l'altérité du réel pour mieux penser le devenir de l'humanité.

Dans le contexte des littératures francophones, la science-fiction algérienne demeure un territoire émergent, encore peu exploré mais profondément fécond. Elle porte les traces d'un double héritage : celui de la tradition arabo-orientale, nourrie de mythes et de voyages initiatiques, et celui d'une modernité technique et planétaire marquée par la désillusion postcoloniale. Ce croisement donne naissance à une forme singulière de narration spéculative, où la mémoire du passé s'unit à la projection du futur pour reconfigurer la question du sens.

C'est dans cette perspective que s'inscrit *Le 8^e voyage de Sindbad* de Djilali BESKRI, roman qui se distingue par la densité de son imaginaire scientifique et la profondeur de sa méditation anthropologique. En ressuscitant la figure légendaire de Sindbad, héritée des *Mille et Une Nuits*, pour la transposer dans un avenir lointain, l'an 2800, Djilali BESKRI opère une réécriture audacieuse où se rencontrent la mémoire du mythe et la lucidité critique de la science-fiction. L'auteur ne se contente pas de déployer une aventure futuriste : il construit une véritable poétique du devenir, où l'homme, confronté à la démesure technologique, se mesure à sa propre disparition.

Cette œuvre, emblématique d'une science-fiction algérienne en quête d'assise esthétique et philosophique, questionne à la fois les fondements du progrès et les limites de l'humain. Par la convocation du mythe, elle introduit une profondeur symbolique qui dépasse l'horizon de la simple anticipation ; par la représentation d'un monde post-apocalyptique et technologique, elle réfléchit la fragilité de la civilisation moderne. Ainsi, *Le 8^e voyage de Sindbad* se déploie comme un texte-frontière, un carrefour où la science rencontre la poésie, et où le récit d'exploration devient méditation sur la survie et la mémoire.

Notre étude se propose d'examiner les principaux axes de cette poétique de la spéculation. Dans un premier temps, nous analyserons la manière dont la science-fiction, en tant que genre, articule mythe et anticipation pour faire du futur un espace critique de pensée. Nous aborderons ensuite l'univers technologique du roman, dont la densité lexicale et l'imaginaire machinique construisent une esthétique du progrès et de la démesure. Enfin, nous interrogerons la temporalité et la vision post-apocalyptique qui structurent l'œuvre, en

montrant comment la réécriture du mythe de Sindbad permet à Djilali BESKRI d'élaborer une réflexion éthique sur la condition humaine et sur la possibilité d'un sens après la catastrophe.

À travers cette lecture, il s'agira de démontrer que *Le 8^e voyage de Sindbad* n'est pas seulement un récit d'anticipation, mais une véritable allégorie critique du monde contemporain : un miroir tendu à l'humanité, où le voyage dans les étoiles devient voyage intérieur : quête de mémoire, d'éthique et d'espoir dans un univers en ruine.

1. La science-fiction : entre mythe et anticipation

La science-fiction se définit comme un genre littéraire et cinématographique qui explore des concepts, des technologies et des situations hypothétiques, souvent situés dans un futur lointain, un univers parallèle ou un monde alternatif. Elle s'appuie sur la science, la technologie et la spéculation rationnelle pour construire des récits où l'imaginaire devient un instrument d'exploration du réel. Si elle recourt à des éléments merveilleux ou fantastiques, c'est moins pour fuir le monde que pour en interroger les fondements et les dérives.

La science-fiction se distingue par la modélisation de sociétés futures, de civilisations extrapolées et d'univers alternatifs ou parallèles, mobilisés comme autant de dispositifs heuristiques pour sonder les devenirs possibles de l'humanité. En procédant ainsi, elle ne se limite pas à inventer des mondes: elle élabore une véritable pensée du futur, où la fiction fonctionne comme un laboratoire d'expérimentation philosophique, morale et politique. Dans cette perspective, Franz Rottensteiner souligne que la forme la plus exigeante du genre conjugue l'attention vérifiable au détail factuel avec une spéculation audacieuse, et transpose la méthode critique propre aux sciences et à la philosophie dans l'économie du récit symbolique, rejoignant ainsi l'héritage conjoint de Verne et de Wells (Rottensteiner, 1978).

Cette définition éclaire la double vocation du genre, qui conjugue la rigueur de l'enquête à la liberté de l'imagination, et situe la science-fiction à l'articulation du savoir et du mythe, entre rationalité scientifique et rêverie symbolique. Elle explore, de manière privilégiée, les tensions constitutives de la modernité, promesse utopique et menace dystopique, dynamique du progrès et horizon de la catastrophe — de sorte qu'elle se présente comme une littérature de la modernité critique, un espace réflexif où l'humanité met à l'épreuve ses propres limites. Dans cette perspective, on a pu rappeler que la science-fiction accomplit simultanément une fonction de vigilance et d'émancipation: elle véhicule des messages destinés à pénétrer la conscience de ses contemporains, tout en offrant une échappée imaginaire à ceux que les contraintes du monde social aliènent, ce qui fonde son statut de littérature de liberté orientée vers l'avenir (Sadou, 1973). De là, le caractère biface du genre — lucidité critique et puissance imaginative — en fait une poétique de l'émancipation, capable d'examiner, dans l'espace du récit spéculatif, les conséquences sociales, morales et existentielles du progrès technologique.

Genre polymorphe par excellence, la science-fiction contemporaine tend vers l'hybridation : elle emprunte au roman policier, au thriller, à la fable philosophique ou encore à la poésie spéculative. Par cette plasticité, elle dépasse la simple anticipation pour devenir une forme réflexive de la conscience moderne, un miroir spéculatif où l'humanité contemple à la fois ses

rêves de maîtrise et ses peurs d'effacement. Comme le formule Italo Calvino (1983), la littérature conserve la capacité de « *penser par figures* », d'inventer des formes narratives qui traduisent les enjeux du présent sous la lumière d'un futur possible.

C'est dans cette perspective que s'inscrit *Le 8^e voyage de Sindbad* de Djilali BESKRI, roman singulier où se conjuguent imagination spéculative et méditation anthropologique. Œuvre emblématique d'une science-fiction algérienne encore émergente mais ambitieuse, le texte s'impose par la densité de ses hypothèses et la profondeur de sa réflexion sur le devenir de l'humanité. Djilali BESKRI y tisse une écriture où s'entrelacent fiction, mythe et prospective, réconciliant ainsi les imaginaires orientaux de l'aventure et les préoccupations contemporaines de la survie planétaire.

Deux axes majeurs structurent l'appartenance du roman au champ de la science-fiction. Le premier est la thématique temporelle, véritable fil d'Ariane qui conduit les protagonistes à travers les méandres du continuum temporel. Par un geste narratif audacieux, l'auteur transpose la figure légendaire de Sindbad, issue de la culture arabo-médiévale, dans un futur lointain situé à l'horizon de l'an 2800. Ce déplacement, à la fois anachronique et visionnaire, inscrit le roman dans la tradition d'une science-fiction temporelle, où la traversée du temps devient métaphore de la traversée de l'être. En projetant les résidus du passé dans la lumière d'un avenir hypothétique, Djilali BESKRI fait de la mémoire un matériau spéculatif, rejoignant ainsi ce que Hans Blumenberg (1999) nommait « *la légitimité des modernes* », ce moment où le mythe ancien se convertit en outil critique du présent.

Le second axe, tout aussi central, réside dans la vision post-apocalyptique qui enracine la poétique du roman dans une inquiétude éthique et écologique. Le récit s'ouvre sur un monde ruiné, dévasté par la démesure technologique et les dérèglements climatiques, échos de la condition contemporaine. L'humanité, condamnée à l'exil cosmique, erre dans l'espace comme un « vaisseau à la dérive », métaphore poignante de la condition posthumaine. Ce motif, récurrent dans la science-fiction mondiale, fait écho à l'analyse de Fredric Jameson (2005), pour qui les récits d'anticipation catastrophique fonctionnent comme des cartes cognitives du présent, allégories de nos angoisses collectives face à l'avenir.

Ainsi, *Le 8^e voyage de Sindbad* articule la tension entre le temps perdu et le monde à venir, entre la nostalgie du mythe et la désillusion du progrès. Par cette double configuration, temporelle et post-apocalyptique, Djilali BESKRI propose une poétique du devenir, où le récit de science-fiction devient un espace d'expérimentation éthique et métaphysique.

L'auteur renouvelle ainsi l'héritage de la tradition arabo-orientale en lui insufflant la dynamique critique du genre moderne. Son roman s'érige comme un pont entre mémoire et prospective, entre la légende et la spéculation, entre la nostalgie et la lucidité. En imaginant un futur inscrit dans les traces du passé, Djilali BESKRI ne se contente pas d'inventer l'avenir : il met en crise notre rapport au présent et réaffirme, à travers la figure du voyageur, la quête inextinguible de sens propre à la condition humaine.

2. Technocosmos et imaginaire du futur

L'univers fictionnel élaboré par Djilali BESKRI dans *Le 8^e voyage de Sindbad* s'impose d'emblée par la densité de son imaginaire scientifique. Le récit ne se contente pas d'évoquer la science comme cadre narratif : il la met en scène comme langage, comme milieu d'existence et comme horizon symbolique. La technologie y est omniprésente, non seulement par les inventions qu'elle décrit, mais aussi par la texture même du discours, saturé de termes techniques et d'images machinistes.

Le roman regorge d'une terminologie technologique précise, qui dépasse largement le simple dispositif de « *distorsion magnétique* ». On y croise une constellation d'objets et de concepts : véhicules spatiaux, propulseurs ioniques, systèmes de contrôle par scanner, spectrographes, dopplers, hologrammes, photomètres, vortex et balayeurs à ondes. Cette profusion lexicale contribue à ancrer le récit dans une atmosphère de science-fiction technologique, où l'innovation et la sophistication sont les marqueurs d'un monde futuriste hyper-codé.

Chaque objet participe à la construction d'un environnement crédible et cohérent : la technologie devient un moyen de figuration du pouvoir, mais aussi un révélateur des dérives du progrès. Une scène emblématique en témoigne :

« Une sphère métallique, semblable à un ballon de rugby, surgit dans la salle et plane au-dessus de la foule. Elle active alors une lentille, évoquant un œil bleu, qui balaie la scène sur un angle de 180 degrés avant de pivoter sur elle-même et de disparaître » (BESKRI, 2005, p. 50).

Cette description minutieuse, d'un réalisme quasi cinématographique, renvoie à l'imaginaire visuel des dispositifs de surveillance et de l'intelligence artificielle dans la science-fiction, de *2001, l'Odyssée de l'espace* à *Blade Runner*. L'« œil bleu » condense à la fois la fascination et la menace de la vision machinique, emblème d'une technologie qui observe, enregistre et contrôle, tout en reconfigurant les frontières entre perception humaine et regard algorithmique.

L'hologramme constitue un autre motif récurrent du roman, symbole à la fois de la prouesse technologique et de la fragilité ontologique de l'humain. En permettant la projection d'images en trois dimensions, il matérialise le brouillage entre présence et absence, réel et illusion. La scène où le personnage de Chakor apparaît sous cette forme est particulièrement significative :

« Un grondement de controverse saisit l'auditoire [...] lorsqu'un hologramme apparaît au beau milieu du Mahoune. Une peur étrange s'empare des membres de l'assemblée qui s'empressent de se prosterner devant cette apparition. La représentation tridimensionnelle de Chakor se tourne vers la princesse » (BESKRI, 2005, p. 60).

Cette séquence illustre parfaitement la manière dont Djilali BESKRI déploie un imaginaire du pouvoir technologique : l'hologramme devient instrument de domination symbolique, simulacre du sacré dans un monde désacralisé. Le texte actualise ici l'intuition de Jean Baudrillard (1981), selon laquelle la modernité technologique produit des « simulacres » qui se substituent à la réalité : l'image ne représente plus, elle remplace.

Dans ce monde hautement mécanisé, la langue elle-même épouse le rythme de la machine. Les phrases sont brèves, scandées, parfois elliptiques, traduisant la vitesse et la précision de l'univers qu'elles décrivent. Le lexique spatial occupe également une place prépondérante : astéroïdes, météorites, nébuleuses, vaisseaux interstellaires. L'action se déploie principalement dans l'espace galactique, au cœur de Monkara, « *la plus grande mégapole de la galaxie Nega* » (BESKRI, 2005, p. 46).

L'auteur en offre une description saisissante :

« *Cet amas de poussière et de roches, c'est Nega. C'est un peu comme notre voie lactée et grâce à ça, il y a la vie à Monkara. Tout autour de Nega, il n'y a que des gaz, des poussières et des pierres qui tournent dans le vide, comme un gigantesque anticyclone qui ventile sa matière dans le vide pour recréer la vie ailleurs* » (BESKRI, 2005, p. 36).

Par cette écriture du cosmos, Djilali BESKRI parvient à concilier la grandeur épique de la découverte et la mélancolie d'un univers en déclin. Le monde technologique qu'il met en scène ne célèbre pas triomphalement le progrès : il en dévoile les contradictions. Si la science semble ouvrir des voies infinies, elle expose aussi la vulnérabilité de l'humain, désormais étranger à la nature et prisonnier de ses propres créations.

Sous la précision terminologique et la richesse descriptive se profile une critique implicite de la modernité : la machine n'est plus seulement outil, elle devient système totalisant, puissance autonome qui tend à se substituer au vivant. Le roman rejoint ici les réflexions de Günther Anders (1956/2002), pour qui l'homme moderne a honte de « *son imperfection biologique devant la perfection de ses machines* ». En déployant ce lexique de la démesure technologique, Djilali BESKRI ne glorifie pas la science : il met en garde contre son hubris.

Ainsi, *Le 8^e voyage de Sindbad* ne se limite pas à la représentation d'un futur mécanisé : il propose une réflexion poétique et éthique sur la technicité. L'univers du roman, saturé de dispositifs scientifiques et d'imaginaires cosmiques, fonctionne comme une allégorie de la condition contemporaine : celle d'une humanité fascinée par ses inventions, mais menacée par la perte du sens. Entre émerveillement et désenchantement, l'auteur fait de la technologie un miroir de la conscience moderne, un miroir qui, à force de tout refléter, finit peut-être par ne plus rien montrer.

De ce fait, l'univers technologique que déploie Djilali BESKRI dans *Le 8^e voyage de Sindbad* ne constitue pas une simple toile de fond futuriste : il fonctionne comme un miroir critique du rapport de l'homme à la science, à la puissance et à la perte. Ce monde hyper-rationalisé, dominé par des machines intelligentes et des dispositifs optiques, met en lumière la tension entre la maîtrise et la dépossession, entre l'émerveillement scientifique et la dérive métaphysique.

Or, c'est précisément dans cet entre-deux (entre la fascination du progrès et la nostalgie d'un sens perdu) que s'inscrit la poétique temporelle du roman. Le voyage dans le temps, la mémoire du mythe et la projection dans l'avenir y tissent un réseau complexe de

correspondances où passé, présent et futur cessent d'être des repères fixes pour devenir les composantes d'une expérience de discontinuité.

3. Temporalité et discontinuité : l'anachronisme comme principe narratif

La temporalité constitue le premier axe structurant de *Le 8^e voyage de Sindbad*. En transposant un héros issu de la littérature médiévale orientale dans un futur lointain, l'an 2800, Djilali BESKRI renverse le rapport traditionnel entre passé et avenir. Ce déplacement temporel, qui relève d'une véritable poétique de l'anachronisme, opère comme un dispositif critique : il interroge le progrès scientifique à l'aune du mythe et soumet la modernité à une lecture rétrospective. Le roman ne se contente pas de projeter le monde médiéval dans le futur, il en met en crise la continuité. Cette tension entre les strates temporelles donne naissance à une écriture disjointe, où le passé ressurgit dans le futur comme une mémoire persistante, voire hantée.

Paul Ricœur rappelle que la narration constitue le lieu privilégié d'articulation de « *l'expérience vécue du temps* » (Ricœur, 1983, p. 52). Or, chez Djilali BESKRI, cette articulation se trouve délibérément troublée : le temps n'y obéit plus à une logique linéaire ni cumulative, mais se déploie sous forme de fragments, recomposés par la mémoire et l'imagination. Le déplacement du voyageur ne relève plus seulement de l'espace, mais d'une traversée des strates temporelles, relevant de ce que Ricœur aurait qualifié d'« *herméneutique du temps raconté* », où le récit devient le seul moyen possible de maîtriser la temporalité. L'écrivain s'inscrit ainsi dans le prolongement de la tradition spéculative inaugurée par H. G. Wells dans *The Time Machine* (1895), qu'il transpose dans un imaginaire arabo-oriental mêlant le merveilleux des *Mille et Une Nuits* à la réflexion scientifique.

La transposition temporelle opère également comme dispositif de décentrement culturel. En inscrivant un personnage mythique dans un futur technologique, Djilali BESKRI renverse la hiérarchie implicite entre modernité occidentale et tradition orientale. Le passé, loin d'être un simple vestige, devient un réservoir de sens qui irrigue le futur. Cette tension dialectique entre héritage et innovation rejoint la pensée de François Hartog (2003), pour qui notre époque vit sous le régime du « présentisme » : un temps saturé du présent, où passé et futur s'effacent. En convoquant simultanément le médiéval et le post-humain, *Le 8^e voyage de Sindbad* résiste à cette réduction du temps, réintroduisant dans la conscience du lecteur la dimension de la durée, de la transmission et de la perte.

Sur le plan narratif, la structure du roman repose sur ce que Gérard Genette (1972) nomme l'anachronie, c'est-à-dire la perturbation de l'ordre chronologique au profit d'un montage complexe d'anticipations et d'analepse. Comme l'énonce Akbar, « *Maintenant nous sommes dans le futur en l'an 2224 de l'hégire qui correspond à l'an 2800 après Jésus-Christ. Nous allons voyager loin, très loin dans l'espace et vite, très vite* », formule qui articule explicitement l'indexation hégirienne au repère chrétien et affiche le basculement proleptique vers un avenir lointain. Le récit, en effet, juxtapose deux régimes temporels : le mythe originaire et le futur dévasté. Cette coexistence produit une temporalité stratifiée, où l'antique et le prospectif se mêlent. Dans plusieurs passages, l'écriture adopte un ton quasi prophétique, renforçant le sentiment que le futur n'est que le miroir déformé d'un passé déjà accompli. Ainsi, le déplacement temporel ne relève pas d'un simple effet de style : il constitue la clé de

voûte d'une critique du progrès. Le temps de l'an 2800 n'apparaît pas comme un horizon d'émancipation, mais comme un retour du même, un monde où les erreurs anciennes, amplifiées par la technologie, conduisent à la destruction.

Cette cyclicité du temps, associée à la chute de la civilisation, inscrit l'œuvre dans la tradition post-apocalyptique de la science-fiction moderne. Mais contrairement aux dystopies classiques, Djilali BESKRI ne décrit pas une dictature technologique : il évoque plutôt une dérive cosmique, une humanité qui a perdu le sens de sa trajectoire. Dans cette perspective, *Le 8^e voyage de Sindbad* illustre la remarque de Fredric Jameson (2005), pour qui la science-fiction ne parle jamais vraiment du futur, mais toujours du présent. Le voyage temporel devient alors une métaphore du déplacement critique : à travers la fiction du futur, l'auteur met en lumière les dérives actuelles de l'homme moderne, son hybris, son obsession de la maîtrise et son incapacité à préserver la Terre.

Enfin, la temporalité du roman se double d'une dimension métaphysique. L'an 2800 ne désigne pas seulement un futur historique, mais une projection symbolique de l'au-delà de l'humain. La continuité du héros légendaire, traversant les ères, évoque une quête de sens qui dépasse la simple survie : un effort pour maintenir vivante la mémoire de l'espèce dans un univers désenchanté. Par ce biais, Djilali BESKRI rejoint ce que Michel Serres (1990) nomme la « *pensée de la temporalité en spirale* », où le temps n'est plus une ligne droite, mais un mouvement d'enroulement, de reprise et de transformation.

Ainsi, *Le 8^e voyage de Sindbad* construit une temporalité ouverte et réflexive : le passé y survit sous la forme du mythe, le futur s'y réfléchit comme une projection critique, et le présent du lecteur devient le lieu d'une méditation sur la condition humaine. Par la tension entre anachronisme et anticipation, Djilali BESKRI fait de la narration un instrument de pensée, où la science-fiction devient non pas fuite, mais archéologie du futur, une manière de sonder, sous le voile du merveilleux, la crise du temps moderne

4. Vision post-apocalyptique et critique du progrès

Le second axe structurant du roman de Djilali Beskri réside dans sa représentation du monde post-apocalyptique, conçu comme le revers du progrès et la conséquence ultime de la démesure humaine. En inscrivant l'action dans un futur ravagé par la catastrophe écologique et nucléaire, *Le 8^e voyage de Sindbad* s'inscrit dans une lignée de fictions d'anticipation où la ruine du monde fonctionne comme révélateur de la faillite morale et spirituelle de la civilisation. Dès l'incipit diégétique du cycle futur, la voix narrative indique le basculement: « *L'Humanité, prise dans l'étau de ses propres inventions, avait franchi le point de non-retour; il ne restait que l'exil vers les étoiles* » (Beskri, 2004, p. 98). Ce décor de désolation résonne avec ce que Günther Anders appelle « la honte prométhéenne », c'est-à-dire le sentiment de disproportion entre les capacités techniques de l'homme et ses capacités morales à en assumer les conséquences (Anders, 2002, p. 41).

4.1. La catastrophe comme miroir du présent

Chez Djilali BESKRI, l'effondrement n'est pas un événement ponctuel, mais un processus. La catastrophe s'étire dans la durée, comme une agonie lente du monde : le climat, les océans, les

sociétés humaines se disloquent progressivement. Cette temporalité de la fin rejoint la conception de Fredric Jameson, selon laquelle la science-fiction post-apocalyptique parle du présent « *sous les formes de son impossible représentation* » (Fredric Jameson, 2005, p. 288). Le futur catastrophique imaginé par l'auteur condense ainsi les angoisses contemporaines : crise écologique, désastre nucléaire, effondrement de la rationalité scientifique. « *La contraction des gaz, des poussières et, de surcroît, les échappées radioactives des centrales nucléaires, ont provoqué un réchauffement de la planète [...] une guerre nucléaire et la Terre a tout bonnement explosé* » (Beskri, 2004, p. 36).

L'espace romanesque, dépeuplé et désertique, agit comme un miroir inversé de la modernité : il montre, dans la ruine, la conséquence ultime de la logique de domination qui a fondé la civilisation industrielle. « *Après la désintégration de la Terre, l'humanité [...] a été condamnée à l'errance dans l'espace* » (Beskri, 2004, p. 45). De ce point de vue, la topographie narrative « *Tout autour de Nega, il n'y a que des gaz, des poussières et des pierres qui tournent dans le vide* » fige l'horizon d'un monde sans sujet collectif, où ne subsiste que la trace minérale d'un progrès retourné contre lui-même (Beskri, 2004, p. 36).

Dans plusieurs passages, le texte décrit les survivants comme des « *ombres sans terre* », « *des âmes suspendues entre deux soleils morts* ». Cette imagerie de la désincarnation traduit le basculement vers une condition posthumaine, où le corps, la mémoire et la nature ont cessé d'être des repères stables. Donna Haraway, dans son *Manifeste cyborg*, observait déjà que la modernité technoscientifique tend à « *brouiller les frontières entre l'humain et la machine, l'organique et l'artificiel* » (Donna Haraway, 1991 p. 150). Chez Djilali BESKRI, cette hybridation atteint son point de rupture : la Terre elle-même devient un organisme moribond, une machine détraquée dont les hommes ne maîtrisent plus le mécanisme.

4.2. L'écologie de la perte : une critique de la modernité

Le roman ne se limite pas à dénoncer la destruction du monde : il en fait le symptôme d'une crise plus profonde, celle de la modernité elle-même. Dans la tradition des récits écocritiques, la catastrophe fonctionne ici comme une métaphore de la perte du lien entre l'humain et son milieu. Bruno Latour, souligne que « *nous ne vivons plus sur la même Terre* » (Bruno Latour, 2017, p. 15) : l'homme contemporain, coupé de son sol, a perdu la capacité d'habiter le monde. Ce constat éclaire la situation des personnages de BESKRI, contraints à l'exil stellaire après avoir détruit leur planète. Le voyage cosmique devient alors une allégorie du déracinement ontologique, un voyage sans destination, où l'humanité erre dans l'infini comme pour expier sa faute originelle.

La catastrophe, loin d'être un simple décor de ruines, révèle l'ambivalence du progrès : chaque invention porte en elle sa propre menace. Anders (1956/2002) le formulait avec une lucidité visionnaire : « *Ce n'est pas l'imagination humaine qui est en retard sur la technique, c'est la morale qui n'arrive plus à suivre* » (Anders, 2002, p. 82). BESKRI transpose cette idée dans une poétique du désastre où la science, initialement promesse de salut, devient instrument de perdition. La technologie, détournée de son éthique, se retourne contre l'humain : les machines, les laboratoires, les armes, tout ce que l'homme a produit pour se libérer finit par l'asservir.

4.3. Entre ruine et renaissance : le mythe revisité

Cependant, *Le 8^e voyage de Sindbad* n'est pas seulement un récit de destruction ; c'est aussi un texte sur la persistance du mythe et la possibilité d'une réinvention. La figure de Sindbad, survivant intemporel, symbolise la mémoire narrative qui résiste à l'effacement total. Dans les ruines du monde, il demeure le témoin et le passeur, porteur d'une parole qui relie les ères. En cela, BESKRI renouvelle la logique du récit post-apocalyptique en lui insufflant une dimension spirituelle. L'effondrement devient le point de départ d'une reconstruction imaginaire : celle d'une humanité consciente de ses limites.

Cette articulation entre fin et recommencement rejoint la lecture que Jean Baudrillard propose et selon laquelle « *le monde n'en finit pas de finir* » (Jean Baudrillard, 1992, p. 14). Chez BESKRI, la fin du monde n'est jamais définitive : elle s'accompagne d'une survivance du sens, d'une ténacité de la narration. En cela, le roman s'inscrit dans une tradition que James Berger (1999) nomme la *fiction of aftermath*, où la survie de la mémoire est le seul mode de résistance à la catastrophe. Sindbad, ultime voyageur, devient la métaphore d'une humanité qui, au-delà du désastre, conserve le pouvoir du récit — ce que Walter Benjamin (1940/2000) appelait « *l'étincelle d'espérance dans le moment du danger* » (*Sur le concept d'histoire*, Thèse VI).

Ainsi, *Le 8^e voyage de Sindbad* construit une poétique de la ruine habitée : une vision post-apocalyptique où le désastre, loin d'annihiler le sens, en régénère la nécessité. La science-fiction y remplit une fonction éthique et critique : elle rappelle que l'avenir, aussi hypothétique soit-il, demeure le lieu de la responsabilité humaine.

5. Mythopoétique du voyage et horizon éthique de la science-fiction algérienne

Dans *Le 8^e voyage de Sindbad*, le motif du voyage ne se limite pas à une péripétie narrative : il constitue une structure symbolique qui articule l'imaginaire du mythe et la spéculation propre à la science-fiction. Le voyage, tel que le conçoit BESKRI, n'est plus seulement une exploration géographique ou cosmique ; il devient une quête de sens dans un univers dévasté, une odyssée intérieure où le déplacement physique se double d'un déplacement ontologique. Cette dimension mythopoétique inscrit le roman dans une continuité interculturelle. En reprenant la figure de Sindbad, héritée de la littérature arabo-orientale médiévale, BESKRI opère un geste de réécriture : il ressuscite le héros des *Mille et Une Nuits* dans un contexte futuriste, lui conférant ainsi une fonction critique nouvelle. Ce déplacement symbolique rejoint l'analyse de Gilbert Durand, pour qui le mythe « *demeure un schème de cohérence pour la conscience, un mode de résistance à la désagrégation du sens* » (Gilbert Durand, 1960, p. 45). Chez BESKRI, le mythe devient précisément ce qui subsiste lorsque les institutions, les civilisations et les croyances se sont effondrées : une forme narrative primitive qui maintient ouverte la possibilité de signifier.

Le voyage de Sindbad dans les confins de l'espace réactive cette puissance du mythe. Là où le progrès technique a échoué, la narration reprend la fonction de transmission et de survie. Comme l'écrit Mircea Eliade, « *répéter le mythe, c'est abolir le temps profane et retrouver le temps originnaire* » (Mircea Eliade, 1957, p. 36). Cette réactivation du sacré à travers la fiction post-apocalyptique confère à l'œuvre de Djilali BESKRI une dimension initiatique : le voyage

spatial se transforme en voyage spirituel, en traversée des ténèbres vers la conscience. L'odyssée de Sindbad, transposée dans la science-fiction, devient ainsi un rite de passage entre deux humanités, celle du monde ancien et celle du monde à venir.

Dans un monde où la technologie a détruit les fondements de la vie, la parole demeure le seul refuge du sens. BESKRI fait du récit lui-même un acte de résistance : raconter, c'est maintenir vivante la mémoire du monde disparu. Walter Benjamin (1940/2000) affirmait que même les morts ne seront pas en sécurité « *si l'ennemi triomphe* » (*Sur le concept d'histoire*, Thèse VI) une phrase qui résonne profondément avec l'univers de BESKRI, où la parole du narrateur empêche la mort totale du monde.

L'écriture se fait ainsi éthique de la trace : elle répond à la disparition en produisant un espace d'hospitalité pour le souvenir. Cette conception rejoint l'« *éthique de l'attention* » théorisée par Simone Weil, pour qui « *l'attention est la forme la plus rare et la plus pure de la générosité* » (Simone Weil, 1951, p. 112). Le texte de BESKRI, attentif aux gestes, aux restes, aux murmures, manifeste cette forme d'attention : il accorde de la valeur à ce qui persiste dans le silence, les ruines, les fragments, les réminiscences. Le roman devient ainsi un espace de soin littéraire : la science-fiction, loin d'être un simple divertissement, assume une fonction réparatrice.

Par cette articulation du mythe, de la catastrophe et du récit, *Le 8^e voyage de Sindbad* s'inscrit dans le renouveau de la science-fiction algérienne contemporaine. Si ce champ reste encore marginal dans la production francophone du Maghreb, il connaît depuis les années 2000 une vitalité nouvelle, marquée par des auteurs comme Samir TOUMI, Meriem GUEMACHE ou Lazhari LABTER, qui interrogent le rapport entre mémoire, modernité et futur. Chez BESKRI, la science-fiction ne relève pas de l'imitation des modèles occidentaux, mais d'un réinvestissement culturel : elle puise dans la mémoire mythique et la spiritualité orientale pour proposer une vision du futur enracinée dans une expérience historique propre.

Ce processus d'appropriation rejoint la notion de « contre-modernité narrative » formulée par Achille Mbembe, pour qui les littératures africaines et postcoloniales « *réinventent la modernité à partir de ses marges* » (Achille Mbembe, 2010, p. 217). *Le 8^e voyage de Sindbad* participe de cette dynamique en inversant la hiérarchie entre centre et périphérie : le futur imaginé par BESKRI ne se situe pas à New York ou à Tokyo, mais dans une géographie symbolique issue de l'imaginaire arabo-musulman. Cette décolonisation du futur confère au texte une portée politique subtile : il affirme la possibilité d'un avenir pensé depuis le Sud, au-delà du modèle technocratique global.

En ce sens, l'œuvre de BESKRI se rapproche de la pensée d'Edward Saïd (1978), qui plaidait pour une relecture de la modernité à partir des « voix déplacées ». La science-fiction, en tant que genre ouvert à la spéculation, devient ici le vecteur d'une reconfiguration du regard : elle permet d'imaginer un monde où la parole de l'autre n'est plus marginale, mais constitutive de la pensée de l'avenir.

Conclusion

Le 8^e voyage de Sindbad de BESKRI Djilali se déploie ainsi à l'intersection du mythe et de la science, du passé et du futur, de la catastrophe et de la rédemption. À travers la réinvention du héros légendaire, le roman interroge la mémoire collective et la responsabilité humaine face aux excès du progrès. Son écriture, oscillant entre vision poétique et spéculation philosophique, inscrit la science-fiction algérienne dans un horizon éthique où la narration devient acte de survie et instrument critique.

En articulant la temporalité disjointe, la vision post-apocalyptique et la mythopoétique du voyage, BESKRI propose une œuvre d'une densité rare, qui transforme le désastre en réflexion et la ruine en promesse. Loin de toute fascination technologique, son roman fait de la science-fiction un espace d'attention au monde, une politique du récit où s'invente la possibilité de continuer à penser et à raconter après la fin du monde.

Références bibliographiques

Anders, G. (2002). *L'obsolescence de l'homme : Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle* (Trad. C. David). Éditions de l'Encyclopédie des nuisances. (Ouvrage original publié en 1956)

Baudrillard, J. (1981). *Simulacres et simulation*. Galilée.

Baudrillard, J. (1992). *L'illusion de la fin ou la grève des événements*. Galilée.

Benjamin, W. (2000). *Sur le concept d'histoire*. In *Œuvres III*. Gallimard. (Ouvrage original publié en 1940)

Beskri, D. (2004). *Le 8^{ème} voyage de Sindbad*. Éditions ANEP.

Blumenberg, H. (1999). *La Légitimité des Temps modernes* (M. Sagnol, J.-L. Schlegel, & D. Trierweiler, trad.; avec la collab. de M. Dautrey). Paris: Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie ».

Calvino, I. (1983). *Pourquoi lire les classiques ?* Le Seuil.

Durand, G. (1960). *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Presses universitaires de France.

Eliade, M. (1957). *Le mythe de l'éternel retour : Archétypes et répétition*. Gallimard.

Genette, G. (1972). *Figures III*. Seuil.

Hartog, F. (2003). *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*. Seuil.

Haraway, D. (1991). *Simians, Cyborgs and Women: The Reinvention of Nature*. Routledge.

Jameson, F. (2005). *Archaeologies of the Future: The Desire Called Utopia and Other Science Fictions*. London – New York: Verso.

Latour, B. (2017). *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*. La Découverte.

- Mbembe, A. (2010). *Sortir de la grande nuit : Essai sur l'Afrique décolonisée*. La Découverte.
- Ricœur, P. (1983). *Temps et récit, Tome I : L'intrigue et le récit historique*. Seuil.
- Rottensteiner, F. (1978). *The Fantasy Book: The Ghostly, the Gothic, the Magical, the Unreal*. Collier Books.
- Sadoul, J. (1973). *Histoire de la science-fiction moderne, 1911-1971*. Albin Michel.
- Serres, M. (1990). *Le contrat naturel*. Flammarion.
- Suvin, D. (1979). *Metamorphoses of science fiction: On the poetics and history of a literary genre*. New Haven, CT: Yale University Press.
- Weil, S. (1951). *La pesanteur et la grâce*. Plon.
- Wells, H. G. (1895). *The Time Machine*. William Heinemann.